

Bibliophilie

Les «reading parties»: à vos marque-pages, lisez!

Lire en groupe, mais chacun pour soi, séduit de plus en plus de lecteurs. Une émulation silencieuse, loin des débats parfois enflammés propres à d'autres rencontres entre amoureux du livre

Marion Police

La température est parfaite. Juste assez douce pour lézarder dehors, juste assez fraîche pour ne pas succomber à l'appel turquoise de l'Aar. Il est 16h à Berne en ce dimanche printanier et dans le parc de la Grosse Schanze, derrière l'université, un étonnant manège se met en place. Dans l'enceinte du Peter Flamingo, vaste guinguette au centre de laquelle trône un majestueux érable sycomore, une trentaine de personnes sont attablées dans un silence religieux. Seules, par deux, par trois, elles ne se regardent pas, ne chuchotent même pas. Toute leur attention est fixée sur le livre qu'elles tiennent entre leurs mains. Mais n'y voyez pas l'aube d'un indice, car chaque volume est différent. On compte même quelques liseuses électroniques.

Bienvenue à cette session de Silent Reading Rave – «rave de lecture silencieuse» –, organisée par l'association zurichoise homonyme. Si l'espace francophone n'a vu fleurir ce type d'événement que récemment, l'association en organise régulièrement depuis sept ans dans plusieurs villes d'outre-Sarine (Zurich, Berne, Lucerne, Winterthour), toujours selon le même principe: un rendez-vous est donné dans un lieu public – souvent pourvu d'un bar, comme c'est le cas ici –, des chaises ou des transats sont à disposition, on apporte sa lecture et deux heures durant on lit en groupe, chacun pour soi. Il faut parfois réserver son siège pour le cas où la rave a lieu dans un endroit aux places limitées, mais l'événement est toujours gratuit.

Option cocktail

Une idée venue des Etats-Unis explique le site d'actualité littéraire Actualitte: en 2012, Laura Gluhanich et Guinevere de la Mare, deux amies san-franciscaines, sont fatiguées de devoir palabrer après la lecture commune de leur *book club*. Elles fondent alors le Silent Book Club, qui revendique le fait d'avoir aujourd'hui des petits dans plus de 55 pays. En France, le *Nouvel Obs* pointait récemment l'augmentation de ces *reading parties*, notamment à Paris, mais aussi dans des librairies de tout le territoire à l'initiative de certains éditeurs. Le credo reste le même: «Lire seuls, ensemble.»

«Chacun, chacune est libre de lire ce qu'il ou elle a choisi, et ne se sent donc pas obligé d'en débattre après, ni de l'avoir terminé en même temps que les autres. On lit, on est ensemble, et ça suffit», relève Ben, bénévole depuis trois ans. Avec Franziska, elle accueille les participants et précise le déroulé de l'événement. Parfois, elle recadre les visiteurs insouciant... à l'image de ce groupe de joueurs de ping-pong venu troubler la quiétude des lieux à coups de raquettes et de bières. Les boissons

alcoolisées ne sont toutefois pas prohibées; plusieurs lectrices – l'écrasante majorité des 37 personnes présentes sont des femmes – ont d'ailleurs opté pour un cocktail en accompagnement de leur nourriture intellectuelle.

Au bar, Nadia et Myriam, deux amies bernoises, emportent des jus de fruits pour dévorer *Les Raisins de la colère* de John Steinbeck pour l'une, *Sur la plage de Chesil* d'Ian McEwan pour l'autre. «J'ai entendu parler de l'événement par des amis qui ont participé à une précédente édition et j'ai proposé à Myriam d'y faire un tour», conte Nadia. Son amie semble enthousiaste: «Je trouve super le fait de lire en groupe. Souvent, cela peut amener de belles discussions par la suite. Ça m'arrive parfois dans le train. On me dit: «C'est bien, vous n'êtes pas sur votre téléphone!»

Bulle de calme

Contactée, la coprésidente de Silent Reading Rave, Linda Hruza, installée à Zurich, abonde dans le même sens. «Il y a quelque chose de presque drôle à voir tous ces gens lire en silence. On se dit qu'ils pourraient le faire chez eux. Mais lorsqu'on est à la maison, il y a toujours un écran à portée de main, ou des tâches ménagères qui nous distraient de notre lecture, d'où le besoin, sans doute, de fixer des plages horaires comme celle-ci.»

Sur la terrasse, une petite musique lounge inviterait presque à la sieste, tandis qu'une légère brise fait danser les feuilles d'érable. On réalise alors à quel point, autour de cette

bulle de calme, le monde bruisse: klaxons, crissements de rails, avions, moteurs divers... La terrasse a beau surplomber la ville, elle lui reste arrimée. On songe aussi au bruit médiatique: aux notifications, aux chaînes d'info en continu, qui bombardent nos cerveaux déjà sollicités par des rythmes de vie en constante accélération. Y aurait-il dans ces lectures silencieuses une forme de rébellion contre ce que l'on nomme «l'économie de l'attention»?

«Un acte de résistance»

Pour Luca Pattaroni, directeur du laboratoire de sociologie urbaine de l'EPFL et coauteur de l'ouvrage *Saturations* (Ed. Elya, 2020), «nous vivons dans un monde où les sollicitations sont démultipliées. Cela induit un sentiment de ne pas avoir le temps, de ne pas maîtriser nos rythmes de vie. Nous sommes constamment invités à réagir, commenter, produire, et la lecture silencieuse apparaît alors comme un acte de résistance ordinaire.»

Le chercheur pointe également l'opposition communément admise entre les activités collectives qui seraient bruyantes, distrayantes, et les activités individuelles perçues comme plus calmes. Or, les *silent reading raves* brisent cette représentation. «Le calme devient ici un bien commun temporaire que l'on produit à plusieurs. On se tient aux côtés des autres sans devoir communiquer, exposer. C'est un être-ensemble, de nouvelles formes collectives de respira-

tion dans des sociétés saturées.» Pour Linda Hruza, la coprésidente de l'association, la notion de résistance est toutefois absente des raisons qui l'ont menée à s'engager dans ces lectures silencieuses.

A l'Université de Lausanne, Mathilde Zbaeren, maître-assistante en section de français, étudie quant à elle les *book clubs* et les usages de la littérature. Elle rappelle que la lecture collective possède une longue histoire. «On a l'impression que ces événements sont nouveaux, mais ils réinvestissent un imaginaire de la littérature qui est ancien. On a perdu assez récemment ce rapport collectif au livre: il était déjà présent dans les salons féminins de l'Ancien Régime, les sociétés de lecture, les cercles ouvriers, les réunions féministes des années 1970 qui portaient tous l'idée de collectiviser un savoir.» Qu'il s'agisse de *silent reading raves* ou de *book clubs*, ces espaces sont à la fois émancipateurs et distinctifs, selon la chercheuse. «Ils démocratisent l'accès à la lecture et en même temps fabriquent une image de soi en lecteur ou lectrice.»

Retour à Berne, où la réalité nous rappelle à l'ordre. L'heure du train approche et nous contraind à refermer le volume choisi pour l'occasion. Sur la terrasse, une quarantaine de personnes sont encore absorbées par leurs pages. On les quitte sur la pointe des pieds, en proie à un étrange et agréable sentiment d'accomplissement. Pas sûr que nous aurions lu autant, sans nous interrompre, sur notre propre canapé. ■



Une session de lecture collective organisée dans un parc par Silent Reading Rave. Cette association zurichoise promeut ce type de rencontres depuis sept ans dans plusieurs villes d'outre-Sarine. (Silent Reading Rave)